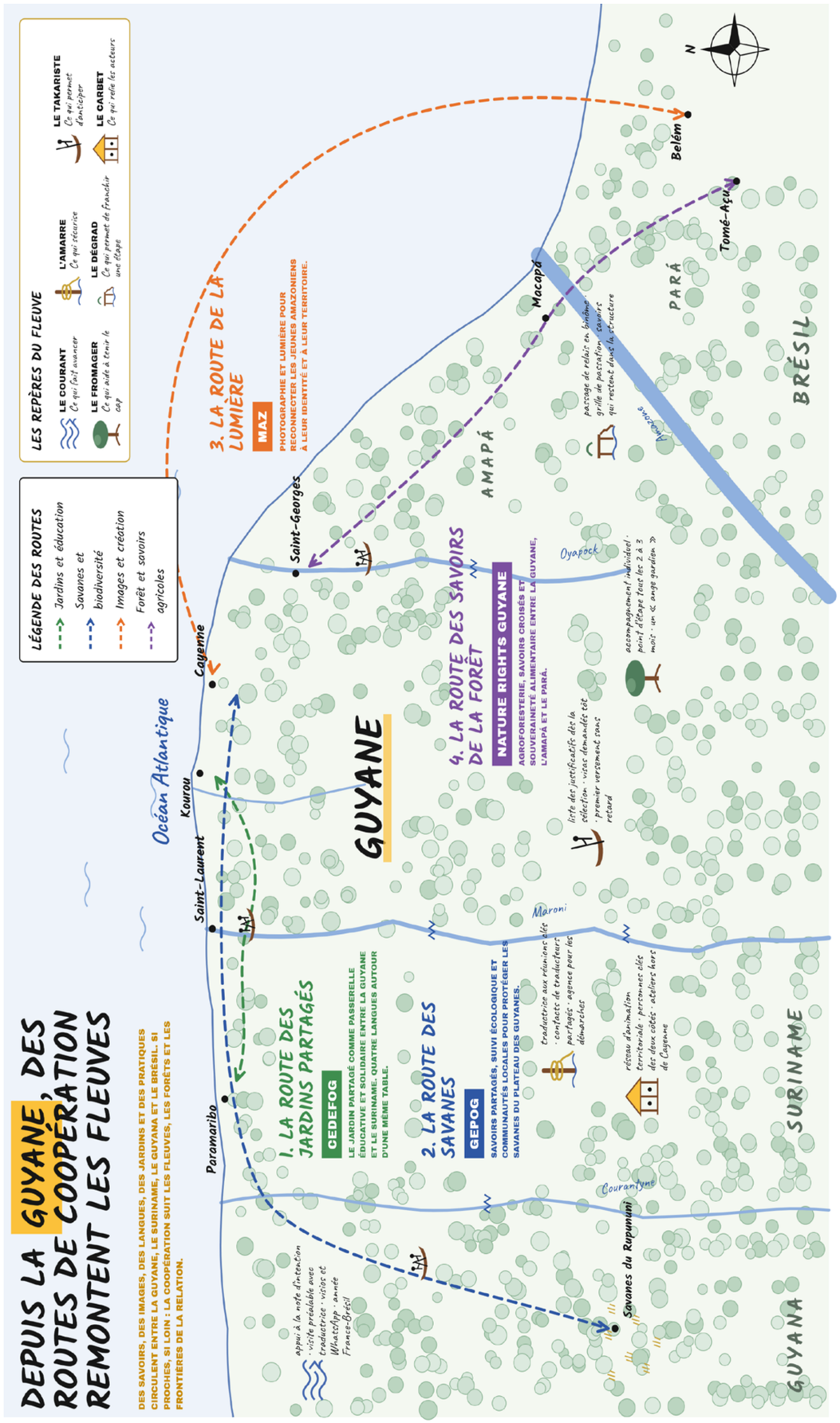


UN CACTUS QUI FLEURIT

Dans un programme comme CORÉOM, l'Agence française de développement (AFD) a l'ambition qu'il devienne, pour les associations, un tremplin au développement de projets de coopération structurants sur le plateau des Guyanes.

Coopérer, c'est être deux. Ce sont des projets nés de part et d'autre des frontières de la Guyane, pour répondre à des enjeux communs partagés avec les partenaires aux cultures et aux écosystèmes qui sont à la fois singuliers et qui nous rassemblent.

Lors de l'atelier de co-design et de capitalisation organisé en Guyane, j'ai choisi un cactus pour illustrer cette réalité.

Le cactus sait pousser sur un terrain exigeant, et c'est là qu'il montre sa force. En Guyane, les pays voisins sont proches, mais les rejoindre demande de l'anticipation : des distances à parcourir, des démarches à entreprendre, des langues à partager.

Le cactus a besoin de lumière : la Guyane en offre, par la vitalité de son tissu associatif. Les associations relèvent ce défi avec des équipes engagées et une réelle capacité d'adaptation.

Le cactus a aussi des épines. Elles rappellent qu'un projet de coopération se construit avec ses imprévus : un calendrier qui évolue, des coûts à ajuster, des solutions à trouver en chemin.

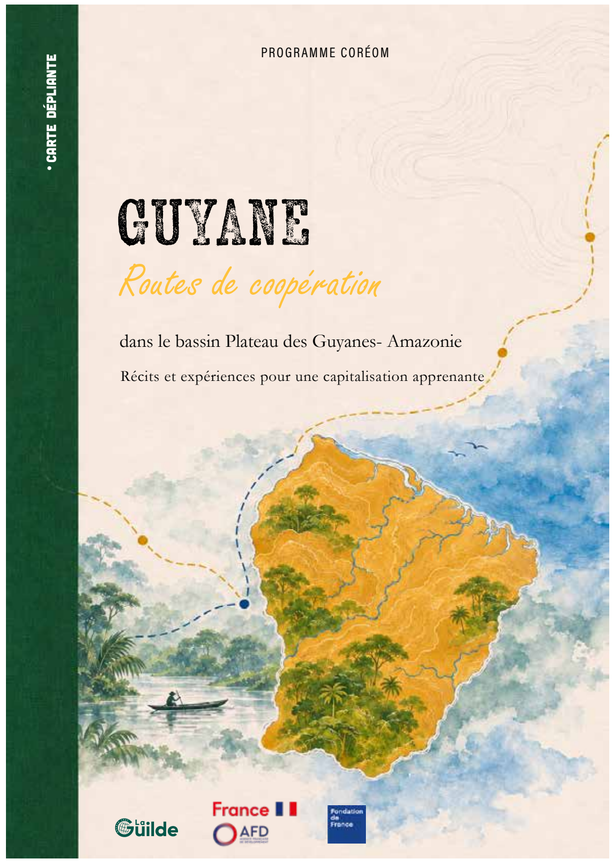
Et le cactus fleurit : les quatre associations réunies ce jour-là ont mené à bien leur projet avec leur partenaire, au Suriname, au Guyana ou au Brésil.

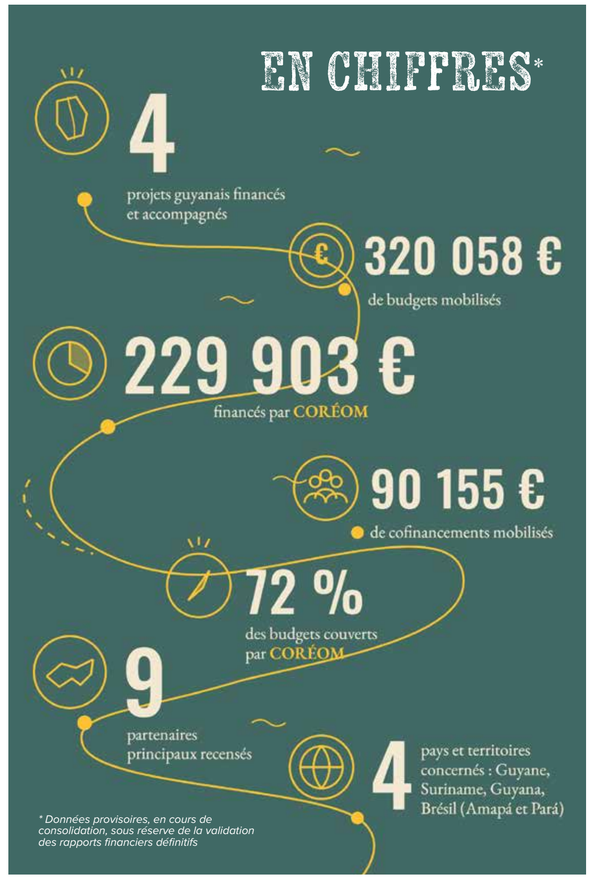
Un cactus demande peu d'eau. Un projet de coopération, lui, se nourrit de dialogue : c'est ce qui lui permet de prendre racine, puis de durer.

En tant que partenaire financier, ces temps d'échange permettent d'entendre ce qui a fonctionné et ce qui peut être amélioré. CORÉOM est un programme pilote: l'expérience des porteurs est une ressource pour croiser les regards sur les réalités du terrain et les prendre en compte dans nos appuis au quotidien.

Cactus après cactus, la coopération régionale s'enracine dans les territoires et y porte ses fruits.

KAREN GRANGETTE
Chargée d'affaires
Agence française de Guyane





Cette carte sensible est issue d'un atelier de co-design et de capitalisation organisé en Guyane dans le cadre du programme CORÉOM. Elle met en dialogue récits d'expérience, objets symboliques, verbatims et échanges collectifs pour rendre visibles les liens, circulations et apprentissages issus des coopérations transfrontalières avec le Suriname, le Guyana et le Brésil. Elle propose une lecture des projets à travers les besoins d'accompagnement des associations à partir de leur vécu. Fleuves, routes, sauts et repères composent ainsi une géographie de la coopération, où les voisins sont proches sur la carte mais demandent du temps pour être rejoints, et où les proximités sont autant humaines, culturelles, linguistiques et professionnelles que spatiales.

CORÉOM est un double dispositif d'accompagnement et de soutien financier aux coopérations régionales des associations ultramarines. Sa première phase (2024- 2026) déployée en Guadeloupe, Guyane, Martinique, à Mayotte et à La Réunion, est soutenue par l'Agence française de développement et la Fondation de France, et mise en œuvre par La Guilde avec l'appui de la CIRRMA, des Réseaux Régionaux Multi-Acteurs (RRMA) et des partenaires territoriaux.

CONTRIBUTIONS
Louise Dudoignon (CEDEFOG) · Léa François (GEPOG) · Karl Joseph (MAZ) · Audrey Thaunay (NATURE RIGHTS) · Jules Mozert Kakpo (Réseau Guyacoop)

CO-ORGANISATION DE L'ATELIER
Karen Grangette · AFD Agence française de Guyane

CAPITALISATION, DESIGN ÉDITORIAL
Angela Fontana - La Guilde
www.inspira.consulting

SUPERVISION
Clara Chépeau · Virginie Escudié · La Guilde

Le présent document bénéficie du soutien financier de l'Agence française de développement et de la Fondation de France. Néanmoins, les idées et les opinions ne représentent pas nécessairement celles de l'AFD et de la FDF.

PROGRAMME PORTÉ ET SOUTENU PAR

MIS EN ŒUVRE DANS LA ZONE ATLANTIQUE AVEC

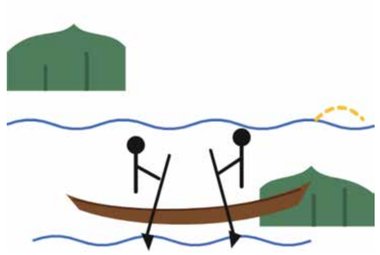


« ÊTRE VOISINS NE SUFFIT PAS : COOPÉRER, C'EST PRENDRE LE TEMPS DE SE REJOINDRE. »

LES VOISINS SONT PROCHES SUR LA CARTE. POURTANT, IL FAUT PARFOIS TROIS JOURS DE ROUTE POUR LES REJOINDRE, DES SEMAINES POUR OBTENIR UN VISA, UN TRADUCTEUR POUR SE COMPRENDRE AUTOUR D'UNE TABLE.

COOPÉRER, C'EST D'ABORD APPRENDRE À SE CONNAÎTRE : UNE AUTRE LANGUE, UNE AUTRE MANIÈRE DE DÉCIDER, UN AUTRE RAPPORT À L'ARGENT. CE TEMPS-LÀ EST UN PROJET À PART ENTIÈRE.

IL FAUT AUSSI TENIR DANS LA DURÉE : GARDER LA MÉMOIRE QUAND LES PERSONNES PARTENT, SE RETROUVER ENTRE PORTEURS, S'APPUYER SUR UN RÉSEAU. DANS LA PIROGUE, ON EST DEUX : ON AVANCE AU RYTHME DU FLEUVE, D'UNE RIVE À L'AUTRE.



> ON A PRIS LE TEMPS D'ÉCHANGER, ET C'EST CE TEMPS QUI NOUS A PERMIS DE NOUS COMPRENDRE.



J'ai apporté des photos de jardins. Pour clôturer le projet, nous avons organisé deux jours d'ateliers avec nos partenaires du Suriname, des professionnels du jardin partagé de Guyane, de l'Hexagone et de Martinique. Autour de la table, on passait du français au néerlandais, de l'anglais au sranan tongo. Il y avait un petit stress : est-ce qu'on allait se comprendre ? Les enseignantes du Suriname ne parlaient pas tellement anglais. Moi, je suis très mauvaise en anglais, mais je parle sranan tongo.

Alors on a commencé par les photos. Chacun a pris le temps de faire le tour, on entendait discuter, puis chacun a dit un mot, une phrase, pour définir ensemble ce qu'est un jardin partagé. Et on a vu que ce n'était pas la même chose pour tout le monde. Dans l'Hexagone, c'est souvent un jardin collectif d'adultes. Chez nous, c'est d'abord un outil pour apprendre et transmettre.

J'avais préparé ma présentation, mais les mots techniques me manquaient : sans traduction, je n'y serais pas arrivée. Ça a pris du temps. On a pris ce temps d'échanger.

Lucile Doudoignon, CEDEFOG

Projet SOLIDARITY SCHOOL GARDEN

Legende



> ON ARRIVE AVEC SES IDÉES DANS UNE AUTRE CULTURE, ET ON APPREND À LES CHANGER UN PEU.



Je suis venu avec un panier. C'est un cadeau de la présidente de l'association FotoAtiva, avec laquelle nous avons travaillé au Brésil. Au départ, notre projet s'appelait « Mallette pédagogique ». Mais nos partenaires brésiliens nous ont expliqué que, chez eux, la mallette renvoyait plutôt à l'image de celui qui vient acheter et tout emporter. Ce n'était donc pas le bon mot, pas le bon imaginaire.

Ils nous ont alors proposé le mot paneiro : ce panier que l'on porte sur le dos, que l'on charge sur les bateaux et qui permet de transporter des choses à travers toute l'Amazonie. Le projet est devenu Paneiro Luminoso, et ce panier rappelle ce changement de nom.



Le Labo des artefacts

> ON SOUS-ESTIME TOUJOURS LE TEMPS QU'IL FAUT POUR APPRENDRE À TRAVAILLER AVEC LES AUTRES.



J'ai apporté une photo qui symbolise le projet. On y voit trois de mes collègues et la personne de l'association du Guyana avec laquelle nous avons travaillé. Pour moi, **c'est un compagnonnage entre deux structures,** autour de la gestion des savanes.

Nos contextes sont extrêmement différents. L'idée, c'était que l'association du Guyana vienne ici, et nous là-bas, pour échanger sur la manière de gérer les savanes, de faire du suivi écologique, d'associer les habitants et les communautés locales. L'échange a eu lieu dans les deux sens, même si la logistique a été compliquée.

Si je devais résumer, je dirais que c'est une première pierre. **Ça a ouvert un chemin**. Il y a eu un échange de pratiques hyper intéressant, il y a des perspectives.

Léa François, GEPOG

Projet SAVANES DE GUYANE-GUYANA

On arrive toujours avec ses idées et ses référenceset on s'aperçoit qu'on est dans une autre culture : on est obligé de changer un petit peu. Un objet, c'est un médium, il peut dire tout autre chose à ceux à qui on s'adresse

Karl Joseph, MAZ

Projet PANEIRO LUMINOSO

« UN RRMA, C'EST UN RÉSEAU QUI RELIE : IL FAIT CONNAÎTRE ENTRE EUX LES ACTEURS DE LA COOPÉRATION, LES OUTILLE ET PORTE LEURS DIFFICULTÉS PLUS HAUT.».

Jules KAKPO

Réseau GUYACOOP



De gauche à droite : Audrey Thaunay, Lucile Dudoignon, Léa François, Karl Joseph

> ON RETRANSMET CE QU'ON A APPRIS ENSEMBLE



J'ai apporté notre cahier pédagogique, « *l'abattis dans l'assiette* ». Ce projet, c'est tout ce que nous construisons depuis des années, et que nous avons refondé complètement avec nos partenaires brésiliens.

Tout a commencé par un premier voyage d'étude au Brésil. Nous y avons découvert ce qu'ils faisaient, y compris pour les enfants, et nous avons voulu en garder une trace écrite : quelque chose qui nous relie, et qui nous permette d'adapter notre travail ensemble

Ensuite, des techniciens brésiliens sont venus à Saint-Georges en voyage d'étude : trois jours de formation et d'échanges avec d'autres techniciens du Réseau des savoirs de la forêt, et une animation avec une classe de l'école primaire.

C'est ça, **la finalité du projet : ce qu'on a appris ensemble, le restituer** aux enfants, de manière plus simple, pour commencer à le transmettre en classe.

Rien n'est simple pour autant. Pour aller à Macapá par la route, c'est trois jours à l'aller, trois jours au retour. Et il y a les mots : comment on traduit ce qu'on a construit. On est voisins, mais il faut du temps pour se rejoindre.

Audrey Thaunay, NATURE RIGHTS GUYANE

Projet SAF - TRANS AMAZONIA

SE SOUVENIR

LE LABO DES ARTEFACTS

Le labo des artefacts invite à choisir un objet pour raconter autrement l'expérience de la coopération. Chaque objet devient une porte d'entrée vers une mémoire, une difficulté, un apprentissage ou une transformation.



LE CACTUS

Fleurir en terre aride



LE PANIER

Accueillir l'autre



LE PHOTOLANGAGE

Se comprendre par l'image



LA PHOTO DE COMPAGNONNAGE

Ouvrir un premier chemin



LE LIVRET PEDAGOGIQUE

Restituer ce qu'on a appris



« Apportez un objet qui raconte votre traversée. » C'est ainsi qu'a commencé l'atelier de co-design et de capitalisation. Nous sommes le 3 novembre 2026, au siège de l'AFD Guyane. Quatre porteurs de projets accompagnés par CORÉOM créent leur Labo des artefacts : non pas un bilan, mais une invitation à raconter autrement.

LES AFFICHES

Porter la voix

Chaque objet devient une porte d'entrée vers une histoire, une difficulté, une rencontre, un apprentissage. Les affiches de l'invitation, artefact posé par la capitalisation, donnent le ton : il s'agit de porter la voix. Porter la voix du terrain, celle des détours, des imprévus, des petites victoires et des tensions aussi, pour qu'elle circule au-delà de la salle.

À partir de ces récits, la narration se poursuit : se rappeler ce qui a été vécu, identifier ce qui a aidé ou freiné, situer chaque structure dans son parcours de maturité, puis faire apparaître les besoins d'accompagnement qui en découlent.

Les artefacts ouvrent un travail collectif de mise en relation. Ils relient les expériences entre elles, font émerger des repères communs et composent une carte sensible des coopérations : une géographie des relations, des circulations, des appuis, des sauts et des points d'ancrage.

Capitaliser, ici, ce n'est pas seulement garder une trace. C'est donner une autre forme à la mémoire.